

18 Culture

Baiju Bhatt, sur la piste du nomade intérieur

MUSIQUE Avec son groupe Red Sun, le violoniste vaudois a sorti un album superbe. Rencontre à la fin d'une tournée où ses racines indiennes, sa vocation précoce et son âme gitane se discutent àprement

ARNAUD ROBERT

«Je vous avais dit d'amener des bouchons pour vos oreilles!» Club Chorus, Lausanne, samedi soir: Baiju Bhatt contemple son monde. Il n'y a pas une chaise libre, la dame qui amène les boissons doit rusier pour se faufiler - il fait très chaud, l'air est moite. A certains moments, quand tous les instruments semblent mener ensemble une course de vitesse, gravir un à un les paliers du son, prouver que rien d'autre n'est important que l'instant présent un soir d'hiver où l'on ne voulait même pas sortir, le violoniste en kurta noir brodé respire. Comme le dit le titre d'un de ses morceaux, il est un guerrier joyeux.

L'après-midi, c'était autre chose. Baiju débarque cinq minutes en retard et s'excuse comme s'il n'était jamais venu; il a dans une main une valise, dans une autre un amplificateur, dans une troisième son violon. Il transpire alors qu'il fait froid, commande une boisson amère. Il parle longuement de la vie de musicien sans qu'on lui ait encore posé la moindre question, des «conditions de merde», du fait qu'il doit s'occuper du repas, des factures, des clubs, des journalistes: le petit entrepreneur qui, le soir venu, doit tout oublier et redevenir un prince. «C'est une dualité difficile parfois à assumer.»

Fils de Krishna

Fin de tournée. Ce soir, il donne le dernier concert de ce long vernissage d'album. Cela fait trois mois qu'il est sur la route, avec un orchestre qu'il aime comme son sang, avec un invité, le guitariste français Nguyễn Lê, qui semble

élever les débats à des hauteurs insoupçonnées. Trois mois sur la route, vingt-cinq concerts, Baiju Bhatt est épuisé. Il a vu souvent les frères Amine et Hamza Mrailhi, pour lesquels il tient le violon dans leur orchestre. «Péter un câble» parce que l'organisation d'un concert paraît de travers. Mais là, Baiju, c'est lui qui doit assurer, réparer, colmater ce petit bateau qui n'a l'air de rien (un sextet de jazz), mais exige une attention maximale.

Il aimerait parfois être son grand-père, une légende du sitar indien, rival de Ravi Shankar, capable de sauter du train en marche parce qu'il n'avait simplement plus envie d'aller donner son concert. «Je n'y arrive pas. Je

«J'ai reconstruit à distance un Orient fantasmé qui prend à l'Afrique, au jazz manouche, au celtique même»

suis flable, j'arrive presque toujours à l'heure. On m'a appris à être pro.» Baiju vient de deux mondes qui se disputent le terrain de son imaginaire. Il est le fils de Krishna Mohan Bhatt, un musicien indien qui vit la plupart du temps à New York, capable de mettre de la chair de poule sur la moitié de votre corps d'un simple glissando.

Il est aussi le fils de Françoise Burger, une femme aux grands

yeux éveillés, couturière, professeuse, amoureuse de l'Inde, mère courage qui a élevé ses deux enfants Baiju et Shantanu en essayant à tout prix de maintenir élevée leur exigence de liberté: «Ma mère et ma tante ont découvert ensemble l'Inde, elles ont pris des cours de chant avec mon arrière-grand-père à Jaipur.» Sa tante est l'indianiste Maya Burger. Chez Baiju, l'Inde est doublement génétique: par lignée et par choix.

Le mouvement plutôt que les racines

Il a 6 ans quand il saisit un violon, avec une superbe pédagogie pionnière de la méthode Suzuki. A 12 ans, il explore le piano jazz. Avec son frère, il prend la rue, met un chapeau à terre qui se remplit vite. Il y a essentiellement du gitan en Baiju. «Enfant, je regardais souvent en famille le film *Latcho Drom*, de Tony Gatlif.» Sans qu'il le sache, quelque chose s'imprime en lui de cette route filmée des nomades, du Rajasthan à l'Andalousie - en particulier cette scène où deux manouches du nord de la France, Tchavolo et Dorado Schmitt, jouent au milieu des chandelles.

Baiju porte un anneau d'argent à chacune de ses oreilles, comme des hommes le font au Rajasthan, le berceau de la Gitanie. Il se demande parfois s'il devrait, s'il aurait dû, vivre quelques années avec un maître en Inde, se doter de cette colonne vertébrale culturelle. Mais tout dans sa musique affirme le mouvement plutôt que les racines: «J'ai reconstruit à distance un Orient fantasmé qui prend à l'Afrique, au jazz manouche, au celtique même.»



A 30 ans, Baiju Bhatt signe un premier disque qui embrasse toutes les terres, toutes les conquêtes. (EMMANUELLE NEMOZ)

Sur la scène de Chorus, cela ne fait pas un pli. Un instant, on croit même être plongé dans la relecture par des Gnawas marocains de *Between Nothingness & Eternity*, l'album live de Mahavishnu Orchestra en 1973. Le batteur Cyril Regamey hyperbole comme Billy Cobham, tandis que les duels entre Nguyễn Lê et Baiju Bhatt

sont aussi funambules que ceux de John McLaughlin et Jerry Goodman. C'est une vieille musique réactivée, une musique utopique, nourrie par des forces vives, comme l'un des meilleurs saxophonistes du monde, surdoué de l'expressivité: Valentin Conus.

Baiju Bhatt a 30 ans. Il sort un vrai premier album qui passe par

toutes les terres, tous les pèlerinages et toutes les conquêtes. A la fin, il enregistre un duo avec son père, de pure beauté. Il y a son propre fils, Shai, qui rit dans le fond du son. La musique circule sans que rien, même les doutes les plus profonds, ne l'arrête. ■

Baiju Bhatt & Red Sun, «Eastern Sonata»

Des images au-delà de l'écran

EXPOSITION Fondée en 1985 par André Itten, la Biennale de l'image en mouvement a connu des formules variées. C'est la possible physicalité de la vidéo, émanée des écrans, qui sert de fil conducteur à son édition 2018, visible à Genève jusqu'au 3 février

L'histoire de la Biennale de l'image en mouvement (BIM) est déjà longue, mais l'arrivée d'Andrea Bellini à la direction du Centre d'art contemporain de Genève (CAC), en charge de la manifestation depuis 2009, a résolument orienté les trois dernières éditions vers une approche qu'il qualifie de «post-curatorial». Il faut entendre par là un rejet franc du principe d'exposition thématique qui fleurit dans toutes les grandes manifestations internationales, de Venise à la Documenta, et son corollaire, la volonté de remettre les œuvres, plutôt que le discours, au centre de la manifestation.

La BIM est résolument prospective. Elle repose sur la production des œuvres présentées, dont le CAC est à la fois le commanditaire et le coproducteur. Et elle explore de manière accrue, par-delà la question de la convergence art/cinéma, les modes possibles d'exposition de la vidéo, selon des modalités qui changent à chaque édition.

Car si ce médium a généré, depuis sa naissance dans les années 1960, une avalanche de discours sur le thème de l'immatérialité, on ne l'expose plus aujourd'hui comme à l'époque où la vidéo faisait encore figure de fille excentrique de la télévision, tout en se donnant sagement à voir sur des moniteurs carrés, posés sur des socles fraîchement repeints, et flanqués de leurs petits bancs.

The Sounds of Screen Exploding, édition 2018 de la BIM, doit son titre à la recherche d'une «image en mouvement au-delà de l'écran», explique Andrea Bel-

lini, qui a collaboré cette année avec Andrea Lissoni, conservateur à la Tate Modern de Londres. Plus que les deux précédentes, elle fait réellement exposition, puisqu'à la sélection de films projetés quotidiennement au Cinéma Dynamo s'ajoute, pour la première fois, une constellation d'environnements, qui doivent autant à la sculpture et à l'installation qu'à la vidéo pure et dure.

L'œuvre la plus spectaculaire, de ce point de vue, est sans doute la magnifique pièce de Korakrit Arunanonchai et Alex Gvojić:

le visiteur, plongé dans une obscurité traversée de néons verts, circule dans un paysage d'objets et d'images, où l'exploration autobiographique des racines de l'artiste thaïlandais se télescope avec des questionnements sur l'esprit des choses du monde, les corps et la technologie. Le sol est jonché de coquillages, de grands matelas permettent de s'immerger dans l'installation. Et toute la pièce, qui dégage une odeur âcre aussi délicate que repoussante, génère une expérience à la fois sensorielle et spirituelle.

Questions brûlantes

Si toutes les œuvres ne déploient pas une physicalité aussi fulgurante, l'exposition est néanmoins conçue de manière organique, toutes les pièces étant reliées par une œuvre scénographique de l'artiste grec Andreas Angelidakis. Notons aussi que, malgré l'absence volontaire de thème, les œuvres sont complètement en prise avec l'esprit du temps, dans ses questions les plus brûlantes. Quoi de plus logique d'ailleurs quand on produit de nouvelles pièces? Kahlil Joseph (né en 1981), connu aux Etats-Unis pour ses collaborations avec Beyoncé ou Kendrick Lamar, poursuit par exemple son portrait réaliste de la communauté afro-améri-

caine avec *BLKNWS*, qui aborde la question des luttes raciales aux Etats-Unis à travers une critique des médias.

Meriem Bennani (née en 1988) spéculé quant à elle, avec beaucoup d'ironie, sur de futures méthodes de gestion de l'immigration illégale: son installation *Party on the Caps* est construite sur un récit de science-fiction qui imagine des formes de déportation high-tech sur une île du milieu de l'Atlantique. Citons encore Tamara Henderson et sa réflexion sculpturale sur les corps connectés, ou Elysia Crampton qui, inspirée par la culture du peuple amérindien ayмара, revient dans une œuvre sonore sur l'histoire de l'Amérique, où le queer croise les résistances amérindiennes.

Tous et toutes développent un langage artistique générique, où l'imagination a toute sa place. La proposition de l'américain Ian Cheng, un livre électronique portant sur le «worlding», c'est-à-dire la manière de faire des mondes en tant qu'artiste, pourrait ainsi servir d'emblème à toutes les œuvres de la BIM. ■

JILL GASPARIANA

The Sound of Screens Imploding, Centre d'art contemporain, Genève, jusqu'au 3 février. www.bim18.ch



Meriem Bennani, «Party on the Caps», vidéo. (DR)